

Denis pour vous peindre ce beau fleuve qu'on peut presque comparer au St. Laurent par sa longueur, sinon par sa largeur qui généralement n'est que d'un mille et demi; je vous dirai seulement que, se grossissant dans sa marche des eaux d'un grand nombre de rivières, il conserve toujours une égale largeur et vous ne vous apercevez de l'immense volume d'eau qu'il reçoit, presque à chaque instant, que par la rapidité de son cours. Ce n'est pas sans admiration que vous le voyez tantôt roulant ses eaux entre des rochers qui semblent toucher les nues et qui de loin vous font l'effet de fortifications posées par la nature, tantôt s'inclinant doucement pour passer à travers d'immenses forêts converties de pêchers et de sycomores. Pour tout souvenir des nombreuses tribus sauvages qui autrefois peuplaient ses rives, vous apercevez quelques tombes isolées, seuls monumens de l'existence des habitans qui peuplaient ses bords. C'est alors que vous vous rappelez vivement les travaux des infatigables missionnaires qui, au dix-septième siècle remontèrent le Mississipi pour prêcher l'Évangile. Enfin, monsieur, prenez un peu patience, j'arrive à St. Louis; je ne vous en parle pas, car le tems me manque. Si vous désirez cependant savoir ce que nous y faisons depuis huit jours que nous y sommes; je ne vous dirai rien de bien amusant; d'abord nous achetons seize bœufs pour traîner nos wagons qui sont fait de manière à nous servir de bateaux au besoin, quand nous rencontrerons des rivières, puis des vaches, des chevaux, des instrumens d'agriculture, des provisions de bouche et des fournitures pour vêtement.... Plus de mille familles se préparent à faire le voyage de l'Orégon. Notre caravane ne se composera que de soixante personnes, afin d'aller un peu plus vite. Mardi matin 27, nous quitterons St. Louis pour Westport, point de départ. J'aurais bien mille autres choses à vous dire, mais je m'aperçois que j'ai été un peu long, peut être y suppléerai-je, en vous envoyant notre journal, lequel un de ces jours. Un mot encore avant de terminer. Le mois de mai approche, j'espère que nous nous retrouverons tous réunis dans le cœur de notre Ste. Mère, pour honorer ensemble Marie, pendant ces jours, consacrés à la bénir. Sans doute que nous ne pourrions pas fêter la Mère de Dieu avec toute la pompe que vous déployez dans ce beau mois; nous ferons du moins ce que nous pourrons au milieu des bois. Tous les jours nous lui offrirons nos cœurs en faisant les méditations du mois de Marie et nous chanterons un cantique en son honneur. Il nous tarde de les voir arriver ces jours de Marie; l'invoquer, après avoir prié son divin fils, sera notre unique consolation, du reste comment pour nous ne pas aimer à louer Jésus et Marie en recevant une protection si spéciale. Voyageant dans la compagnie de Notre Seigneur et de sa Ste. Mère, nul danger, à peu nous effrayer nul ennui n'est venu nous attrister, mais toujours calmes et heureux depuis notre départ nous n'avons qu'à bénir la divine bonté d'avoir été pour nous ce que tous les jours nous lui demandions, notre consolation, notre force et notre refuge. J'avais intention d'écrire aux écoliers, je ne le puis. Il ne faudrait pas cependant conclure de là que je les ai oubliés. Oh non, ils me sont tous bien chers, et tous les jours nous sommes ensemble aux pieds de Notre Seigneur. Veuillez bien me recommander à leurs prières et les remercier pour leur pieux don, monument de leur foi, dites-leur que je n'ai qu'un moyen de satisfaire à la reconnaissance, c'est d'exiger de tous les missionnaires qui célébreront le saint sacrifice avec le calice qu'ils ont bien voulu me présenter, qu'ils prient pour les élèves du collège de Montréal.

Je pense bien que ces chers Séminaristes ne nous oublient pas; qu'ils continuent à prier pour nous, de notre côté nous tâcherons de nous rencontrer avec eux dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Il m'en coûte de finir, mais il faut que je sois raisonnable. C'est assez pour cette fois. Seulement nous vous demandons des prières.

Je suis avec respect etc.

G. LECLAIRE. S. D.

## CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

En lisant les *Mélanges Religieux* avec un ami, nous eûmes lieu de remarquer la guérison miraculeuse, opérée à l'Hôtel-Dieu, par l'intercession du vénérable M. OLIER. Cet ami, qui doit aussi beaucoup à la divine Providence, voulut se servir de ma plume pour annoncer publiquement une circonstance de sa vie, qu'il ne cessera jamais de regarder comme miraculeuse. Il avoue que, jusqu'alors, il avait été mécréant, et qu'il avait passé dix années de sa vie, sans adresser un mot de prière à l'Être Suprême; mais l'homme, quelque impie et quelque irréligieux qu'il puisse être, se trouve dans des momens pénibles, où une impulsion naturelle le fait crier. *O mon Dieu!* Puissé l'Écrit suivant affermir la foi de ceux, qui, comme lui, auraient eu le malheur d'oublier leurs devoirs, jusqu'au point de douter de la puissance de Dieu, de sa justice et surtout de son infinie miséricorde.

*Dix ans d'oubli.*

« Quoique élevé dans les principes de la religion Catholique Romaine, lorsque je fus livré à moi-même jeune et dans un pays étranger, la fréquentation de gens corrompus et mon impulsion naturelle au mal me firent bientôt oublier qu'il y avait un Dieu, quoique j'eusse à chaque instant sous les yeux les preuves de sa puissance. C'est à dater de cette époque 1831 à venir à 1841, année que m'arriva le secours inattendu que la Providence voulut bien m'accorder et que je vais faire connaître ici. Je restai pendant ces dix ans sans prier, ayant la manie de voyager. Tant que j'eus des secours péculiaires, je le me livrai à mon goût; mais comme je marchais bon train dans les dépenses, je fus bientôt obligé d'avoir recours à

l'industrie, ce que je fis plusieurs années, toujours en voyageant; enfin lassé et voulant mener une vie plus indépendante, je m'engageai dans les troupes mexicaines où bientôt j'eus le grade de sous-officier. Nous nous trouvons dans l'état de Chihuahua, malheureuse contrée dont les campagnes sont journellement assaillies par les Indiens *Apaches et Comanches*, sauvages belliqueux et que l'Espagne, lorsqu'elle possédait l'Amérique, n'a jamais pu civiliser. J'ose même dire qu'aucun missionnaire n'a risqué jusqu'alors de pénétrer parmi eux. Ces sauvages sont si cruels que moi qui ai eu lieu d'habiter parmi eux dans des circonstances étranges, j'ai pu donner pour certain qu'aucun de ces indigènes ne se couchait sans avoir bu le sang de quelques victimes; serait-ce seulement, faute de mieux le plus chétif animal de la forêt ou des montagnes? Il est inutile de dire que ces peuples n'ont plus comme du tems de Colomb que des flèches et des massues. Non, depuis longtemps ces peuples ont des fusils, des carabines américaines et sont si adroits qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, ajoutant aussi qu'ils sont tous de bons cavaliers; car c'est bien rare qu'un sauvage Apache ou Comanche aille à pied, à moins qu'il ne soit proche de quelques Rancheries (fermes). Ils commercèrent beaucoup avec les Américains du nord, non loin de Santa-Fé, Nouveau-Mexique, leur commerce est de voler des chevaux aux fermiers mexicains et de les vendre aux Américains, soit en échange d'armes à feu et de munitions ou autres effets. J'ai vu ces indiens vendre leurs chevaux à Santa-Fé, en boire l'argent et reprendre furtivement pendant la nuit les animaux qu'ils avaient vendus, aussi s'en méfie-t-on beaucoup maintenant. Je vous dirai que ce sont les seuls voisins de ces peuples qui commercèrent avec eux et les seuls aussi qui s'en craignent; car quant aux Mexicains, tous les jours je les ai vus les victimes et le jouet de ces indiens; y a-t-il un détachement de troupes qui se prépare à les poursuivre, s'ils n'y font pas grande attention, dans la nuit les chevaux sont volés et les pauvres dragons se trouvent à pieds. Veulent-ils leur livrer bataille, à moins que leur nombre soit double ou triple et que le terrain soit avantageux, ils sont toujours battus; aussi en Sonora à Chihuahua, persécutent-ils les fermiers (Rancheros), ils les assiègent la nuit et même quelquefois le jour jusqu'aux fenêtres des grandes villes, volent les bestiaux, tuent, brûlent et enlèvent les femmes et les filles quand elles sont jeunes, sans oublier les enfans en bas âge qu'ils massacrent ou font prisonniers. Depuis plusieurs années on cherche à détruire ces barbares mais le peu de stabilité et d'accord qui règne dans ce triste pays a jusqu'à présent empêché de purger les chemins de ces canailles qui nuisent aux communications intérieures et qui font aussi que le malheureux voyageur risque à tous momens d'être assassiné, s'il ne voyage point en caravane. (On a vu des exemples fréquents de caravanes pillées et dispersées; en 41 le nombre des Indiens de cette contrée était de quatre mille environ; tous propres à la guerre, sans compter les femmes, les enfans ni les vieillards.) En 41 ayant été dispersés par un fort parti d'indiens dont nous faisons la poursuite sous le commandement de M. Narbonne; dans ma fuite je m'égarai et fut fait prisonnier par des Apaches dont deux par bonheur me reconnaissent pour leur avoir donné du whisky à Santa-Fé, que j'avais rencontrés un an auparavant à Arispe (ancienne capitale de la Sonora.) Me croyant armurier ils me laissèrent la vie à condition que je demeurerais avec eux pour arranger leurs armes. Conditions auxquelles je m'empressai d'adhérer. Il faut que je vous dise aussi que ces sauvages ont coutume de marquer leurs prisonniers en les piquant, les défigurant et les brûlant avec des tisons ardents. Cette cérémonie devait nécessairement m'être faite, je le savais, mais il fallait attendre le jour de la pleine lune; jour qu'ils célébraient tous les mois, quand il fait beau, par des danses féroces où ils boivent du tépache (boisson de maïs fermenté) jour choisi aussi pour marquer les prisonniers; en attendant ce jour solennel, j'étais gardé à vue d'œil, quoique libre. J'étais sans doute dans une de leur ville capitale, je leur en demandai le nom, ils me répondirent *Oso face*. (Ourse maigre) à Ours maigre, les édifices sont de branches recouvertes en peaux de bœufs. Je ne voyais pas sans regret faire partout dans la capitale d'Ourse maigre les préparatifs de la fête en question. On échauffait les chaudières, et toutes les cottes (petits paniers) se remplissaient de fruits; des chevreaux tout entiers rotissaient ça et là; lorsque d'un autre côté les femmes et les filles préparaient les habits de bal et leurs plumages; mais tout à coup des cris féroces inattendus vinrent annoncer une joie nouvelle: C'était un parti d'indiens qui revenaient de quelques expéditions et avaient arraché la peau du dessus la tête d'une victime pour venir danser au Rancher la cabelle (danse de la peau de la tête) où en dansant autour d'un feu, ils mordent, chacun à leur tour, la peau de la victime et poussent des cris horribles, s'en écrient et font les cents coups. Ce fut donc le soir de cette réjouissance, veille de celle où je devais être marqué, que je me ressouvins que j'étais chrétien, et qu'il y avait un Dieu, je fis le signe de la croix à l'écart et avec mille misères, je récitai le *notre père* et le *saluez marie*, puis pénétré d'un repentir sincère, et me sentant une vraie confiance en Dieu, je ris jus de m'évader pendant le bruit de la fête; ce que je fis sans difficulté par la grâce de Dieu. Je marchai toute la nuit, quoique poursuivi par plusieurs sauvages qui sans doute avaient remarqué mon absence, la nuit devint obscure, il survint un orage, tout paraissait me favoriser. Le lendemain je fus poursuivi par au moins trois cents indiens: fameux pisteurs et difficiles à tromper, enfin ils passèrent à plusieurs reprises près de moi sans me voir, me cachant dans les herbes et récitant mon *pater*. Pour conclure je marchai pendant trois jours et une nuit je fis trente-neuf lieues sans connaître aucun